

ÉDITO



**CHÈRES CONSCIEURS,
CHERS CONFRÈRES, CHERS AMIS,**

*« Carpe diem quam
minimum credula
postero »,*

cette formule tirée des Odes d'Horace que l'on peut traduire par « Cueille le jour et sois un minimum préoccupé(e) par le lendemain » s'est rappelée à nous dans cette période de pandémie.

Les Français ont souffert du confinement qui, on le sait, peut entraîner des risques sévères de dégradation de la santé mentale (baisse d'énergie, de moral, frustration, sentiment d'isolement, stress, anxiété...). A l'image de l'Ours de La Fontaine « la raison d'ordinaire n'habite pas longtemps les gens séquestrés » dit le fabuliste.

Mais cette période de confinement a permis à certains d'entre nous de retrouver le présent, de mieux l'appréhender et de prendre du temps pour soi. En passant d'un affairément, d'une agitation et d'une fuite en avant effrénés à un arrêt brutal, elle nous a permis de réévaluer la valeur du moment présent et de nous consacrer à ce que nous faisons (lecture, discussion et vie familiale, aide pédagogique aux enfants, cuisine, jardinage, sport...).

Dans un monde qui vacille, les allers retours du passé (regret du bon vieux temps perdu...) au futur, incertain, plein de difficultés et d'illusions, sont source de stress et d'anxiété voire de détresse. Les grecs anciens pensaient que le passé et le futur étaient les deux grands maux pesant sur la vie humaine et que le sage est alors celui qui est capable d'habiter le présent comme s'il était l'éternité, de goûter l'instant présent. Chacun a pu « faire un pas vers la sagesse », choisir le moyen de renouer avec le présent, de se concentrer sur ce qu'il vivait (Sport, Yoga, méditation, hobbies, jeux, découverte de soi des autres, de la nature...), et ainsi se régénérer, évacuer ses toxines, se rééquilibrer et arriver à « relativiser » tout ce qui l'assaille.

Le coronavirus prend une place de choix dans notre bulletin. Les questions d'actualité y sont consacrées. Notre dossier se concentre sur l'importance de la place de l'humanisme dans les décisions politiques. Vous avez été nombreux, et nous vous en remercions, à répondre à notre sollicitation de témoigner dans notre revue sur la manière dont vous avez vécu le confinement et de nous faire part de vos lectures récentes.

Nous espérons reprendre, dès que les conditions sanitaires le permettront, l'organisation de nos sorties et événements. Nous pensons pouvoir reprogrammer notre assemblée générale avant la fin de l'année.

Nous vous souhaitons d'agréables vacances d'été, mais restez prudents.

Bonne lecture !

ALAIN ROLLAND, PRÉSIDENT

SOMMAIRE

- 01 L'ÉDITO DU PRÉSIDENT**
- 02 QUESTIONS D'ACTUALITÉ**
 - CORONAVIRUS, UNE DISRUPTION DANS LA PENSÉE DE NOS GOUVERNANTS
 - UNE PATHOLOGIE DE LA FRONTIÈRE HOMME/ANIMAL
 - LA CATASTROPHE RÉVÈLE L'HOMME
- 08 DOSSIER**
 - DANS LES DÉCISIONS POLITIQUES, L'HUMANISME DOIT ÊTRE UNE PRIORITÉ
 - LE POINT DE VUE DE CYNTHIA FLEURY ET DE DOMINIQUE MEDA
- 12 NOS ADHÉRENTS EN CONFINEMENT**
 - LE BLUES DU CONFINÉ - JEAN-CHARLES LACHESNAIS
 - UNE PÉRIODE INCROYABLE - SIMON BILSKI
 - LE SILENCE - OLIVIER MARION
 - CONFINEMENT, ANGOISSE, UN TRAITEMENT SPÉCIFIQUE - PHILIPPE JOUBERT
- 16 CONFÉRENCES ET SORTIES CULTURELLES ET VOYAGES**
 - N'ÉCOUTEZ PAS MESDAMES !
 - CONFÉRENCE SUR LE RÉGIME UNIVERSEL DE RETRAITE
 - GALETTE DES ROIS
- 18 LE COIN BIBLIOTHÈQUE**
 - VICTORIA MAS. LE BAL DES FOLLES.
 - STEPHEN GREENBLATT. TYRANS. SHAKESPEARE RACONTE LE XXI^E SIÈCLE
 - SÉBASTIEN SPITZER. LE CŒUR BATTANT DU MONDE
 - LA 75^{ÈME} MINUTE
 - LA SÉLECTION DE VINCENT BAILLOT
- 22 PRATIQUE**
 - BRÈVES INFOS DE PIERRE RAPETTI
- 23 POUR SOURIRE... OU RÉFLÉCHIR**
 - PETIT POÈME ÉROTIQUE BRETON
 - LA DETTE
- 24 LA VIE DE NOTRE ASSOCIATION**
 - ECR PARISIDF... SOLIDARITÉ
 - IDEAS RECHERCHE DES CONSEILLERS
 - LE COACHING MÉMOIRE

RÉDACTEUR :
ROGERLAURENT.HC@WANADOO.FR



QUESTIONS D'ACTUALITÉ

LE CORONAVIRUS, UNE DISRUPTION DANS LA PENSÉE DE NOS GOUVERNANTS ?

PAR ROGER LAURENT

L'effet disrupteur du Coronavirus est tel qu'il aurait même atteint, semble-t-il, la philosophie élyséenne. Dominique Nora en a fait le cœur de son édito de L'Obs du 26 mars. Notre président, a, le 12 mars, écrit-elle, annoncé une inflexion politique en forme de mea culpa. Il a évoqué une relance économique « *quoi qu'il en coûte* », expliqué qu'il nous faudra, demain, interroger notre « *modèle de développement* ». Il a affirmé que la « *santé gratuite* » et « *notre Etat-providence* » n'étaient pas « *des coûts ou des charges mais des biens précieux* »... Ajoutant même que « *certains biens et services* » devaient « *être placés en dehors des lois du marché* ».

Sa majesté l'Economie aurait-elle été détrônée ? Aurait-elle perdu son caractère d'obsession prioritaire ? La défense de la vie humaine serait-elle passée au premier plan des préoccupations du chef de l'Etat ? Les citoyens peuvent-ils pour la première fois, se sentir l'objet d'une attention privilégiée de la part de l'action politique ?

Un aggiornamento de taille, poursuit-elle, pour un président qui, hier vilipendait le « *pognon de dingue* » mis dans les prestations sociales ! La pandémie semble l'avoir fait tout à la fois renoncer aux dogmes budgétaires, découvrir l'utilité des services publics et célébrer les vertus de la solidarité. Coup de com de circonstance ou véritable inflexion ? s'interroge la directrice de la rédaction du magazine. Seule l'après-crise dira si le chef de l'Etat tient ses belles promesses de « *décisions de rupture* ».

L'occasion est, en effet, idéale pour repenser un modèle de mondialisation qui ne respecte ni l'environnement, ni la biodiversité et génère des inégalités abyssales. Le coronavirus, tant dans ses causes que dans ses conséquences, apparaît en effet comme le grand révélateur des dysfonctionnements

d'un système à bout de souffle. Et notamment dans deux domaines.

D'abord dans la manière dont nos gouvernements se sont laissés débordés par le Covid-19 met en lumière l'effrayante impréparation d'un système de santé méprisé, affaibli par les restrictions budgétaires.

Ensuite parce que cette pandémie éclaire avec brutalité les inégalités de destin : entre les « *confinés* » de luxe et les « *confinés* » modestes, entre les télétravailleurs et les travailleurs au front, entre les travailleurs « *protégés* » et les travailleurs précaires, entre les abrités et les sans-abri, SDF ou migrants...

En dehors de ceux qui « *désertent* » pour aller s'abriter à la campagne, ceux qui ne veulent pas côtoyer les soignants dans leur immeuble, ce terrible virus aura aussi faire prendre conscience que la solidarité, cette vertu que l'on croyait perdue renaît et se manifeste largement. Elle nous fait éprouver, dans le même temps, un sentiment de reconnaissance envers ces dizaines de milliers de femmes et d'hommes exposés qui, chaque matin affrontent le danger en manque de matériel de protection parfois, pour s'occuper des



autres et faire tourner le pays : médecins, soignants et aides à domicile, bien sûr, mais aussi caissières, manutentionnaires, livreurs, postiers, policiers, pompiers...

Alors, Monsieur le président, une fois ce virus vaincu (espérons que cela advienne bientôt), il vous faudra impérativement traduire en actions concrètes votre beau discours de rupture.

N'hésitez pas, Monsieur le président à repenser entièrement les réponses qui ont été données aux précédentes crises et notamment à la crise financière de 2008. Cette crise que nous vivons actuellement ne ressemble à aucune autre. Elle est planétaire et atteint, comme le dit Daniel Cohen, les personnes au plus près de leur vie personnelle. Il fallait naguère stopper la chute du PIB par des mesures de soutien tantôt à l'offre, tantôt à la demande, selon les circonstances. Aujourd'hui, les secteurs les plus touchés sont les commerces, les spectacles vivants, les restaurants, ..., c'est l'économie de services, souvent présentée comme l'antidote de la mondialisation qui est au premier front.

Pensez aussi, Monsieur le président, à l'immense disparité de situations entre les personnes qui parviennent à télétravailler, celles qui doivent

impérativement travailler malgré la crise (on pense évidemment au personnel soignant) et celles qui sont réduites à la plus totale inactivité (et pour certaines de ces dernières, sans revenus). Regardez comment le coronavirus renforce l'emprise de la grande distribution sur les petits producteurs, sur les paysans en premier lieu et laisse sur le carreau les PME et ceux qui continuent à faire vivre, vaille que vaille, les centres-villes. N'oubliez pas, Monsieur le président que les PME sont le cœur de notre tissu économique. Et cette crise les atteint de plein fouet.

Tout l'enjeu d'une politique budgétaire efficace est d'accompagner au plus près cet éventail de situations.

UNE DISRUPTION PROPICIE À ACCÉLÉRER LA TRANSITION ÉCOLOGIQUE

Nous sommes en train de vivre, avec cette pandémie brutale et avide de vies humaines ce qu'il faudrait faire pour entamer véritablement la transition écologique au rythme nécessaire compte tenu des urgences climatiques et des limites planétaires. Il aurait été préférable, bien évidemment, d'agir de manière libre plutôt qu'imposée par les circonstances, explique le professeur en sciences politiques Laurent Jeanpierre.





On observe en effet que tout ce que la population, ou du moins une partie d'entre elle, considèrerait comme impossible ou trop contraignant dans nos sociétés libérales, tout ce qu'il faudrait accomplir pour être à la hauteur de la catastrophe écologique globale que nous affrontons, nous prenons conscience que nous pouvons le faire sous la contrainte d'un virus. Et nous réalisons que ce n'est pas si douloureux, que c'est peut-être l'occasion de redéfinir notre rapport aux autres, à nous-même, aux biens matériels, à notre manière de travailler.

Naturellement, cette vision qu'on peut qualifier d'utopique de la crise en cours, ne doit pas nous faire oublier sa dimension tragique et ses conséquences. Mais cette dimension utopique risque d'inquiéter les gouvernements : et si nous prenions goût à cette autre organisation sociale et existentielle !

ET LA COHÉSION NATIONALE, ET LA SOLIDARITÉ ?

On peut craindre que ces très riches n'aient cure de la réalité du choc que nous subissons, d'autant qu'ils ne sont généralement pas empressés pour contribuer au fonctionnement des services publics de leur pays – pour autant qu'ils considèrent avoir un pays. Philippe Boulet-Gercourt, raconte pour *L'OBS* ce qui se passe aux Etats-Unis. Avant même l'arrivée du virus, les milliardaires américains avaient déjà prévu des bases de repli, en Nouvelle-Zélande ou au Kamtchatka où ils se sont fait construire des bunkers. Mais avec le coronavirus, pas besoin d'aller aussi loin

ni de se planquer trois mètres sous terre. Il leur suffit de rejoindre en 40 minutes d'hélicoptère (600 à 800 dollars le vol) leur somptueuse résidence secondaire dans les Hamptons avec des purificateurs d'air, des concentrateurs d'oxygène et un demi-million de calories de nourriture déshydratée par exemple.

Ces 10% des Américains les plus riches détiennent 84% des actions de Wall Street. Et, sous les coups de boutoir du coronavirus, le système financier pourrait s'effondrer pour de bon. Quelle importance. Si le système financier s'écroule, on connaît déjà les principales victimes : les mêmes que d'habitude !

On notera que nos concitoyens ne sont pas en reste. Certes, ils ne prennent pas l'hélicoptère, mais ils ont, avant l'annonce des mesures de confinement, fui la ville pour le grand air pour se mettre à l'abri du virus, « envahissant » Belle-Île comme des vacanciers. Et ceux qui veulent éjecter de leur immeuble les médecins et infirmières qui pourraient déposer le virus sur le bouton de l'ascenseur.

La « distanciation sociale » n'est pas dans la nature humaine. Un virus assassin nous contraint de rester isolés, ou plus exactement un gouvernement nous assigne à résidence par précaution. Et ces consignes défient nos sociétés ouvertes. Ces mesures doivent donc être contrebalancées par un effort collectif pour plus de coopération et d'entraide.

SOURCES : DIVERSES CHRONIQUES ET ARTICLES
(ALTERNATIVES ECONOMIQUES, L'OBS,)

UNE PATHOLOGIE DE LA FRONTIÈRE HOMME-ANIMAL

PAR ROGER LAURENT

La crise sanitaire déclenchée par le Covid-19, serait à son origine, selon l'économiste Eloi LAURENT, une crise écologique, en ce sens que ce virus, comme avant lui le SRAS ou Ebola, une pathologie de la frontière homme/animal. C'est parce que les humains sont allés trop loin dans la destruction des écosystèmes, dans la conquête de la biodiversité et dans la marchandisation du vivant, explique-t-il, qu'ils sont aujourd'hui affectés, paniqués et paralysés par le Covid-19, en somme, conquis à leur tour.

L'économiste Gaël GIRAUD partage cet avis et prévient que cette épidémie ne sera pas la dernière : la déforestation, tout comme les marchés d'animaux sauvages à Wuhan, nous met en contact d'animaux dont les virus nous sont inconnus. Le dégel du pergélisol menace de diffuser des épidémies dangereuses telles que l'encéphalite virale qui a fait plus de victimes en Europe en 1918-1919 que la guerre même. Les élevages intensifs d'animaux stressés et homogènes facilitent aussi la propagation des épidémies.

DES INSTITUTIONS HUMAINES VULNÉRABLES

La question est à présent de savoir si les institutions humaines vont être capables de résister à ce choc écologique et de l'atténuer, de l'enrayer ou bien si leur vulnérabilité va conduire à l'amplifier

L'urbanisation, désormais à l'œuvre partout, est à double tranchant : l'agglomération urbaine mondialisée est à la fois source de prospérité et de fragilité, tant ces systèmes urbains contemporains sont, en même temps, de puissants créateurs de bien-vivre et de formidables arènes de propagation virale.

Or, déplore Eloi LAURENT, le constat qu'on peut faire aujourd'hui au vu des politiques mises en œuvre jusqu'à présent, laisse entrevoir que, dans nombre de pays, les institutions sociales ne sont pas prêtes à faire face aux chocs écologiques de notre siècle, de manière démocratique.

D'autre part, relève-t-il, on mesure, dans la tourmente installée par le virus, le prix de l'abaissement des





protections collectives dans un pays comme le nôtre, où l'hôpital public qui demeure l'un des meilleurs au monde est martyrisé, maltraité, méprisé depuis des années par la logique comptable du tableau Excel, alors même qu'il est l'institution dans laquelle les Français ont une grande confiance. Pour suivre les dogmes néolibéraux, nous avons sous-doté l'hôpital et privatisé des services publics. De même, comment avoir confiance dans un gouvernement qui recouvre le contrat intergénérationnel que les Français ont passé entre eux au lendemain de la Seconde Guerre mondiale – le système de retraite par répartition – d'un nuage toxique d'incertitude inégalitaire ?

LA CATASTROPHE RÉVÈLE L'HOMME

PAR ROGER LAURENT

Pour de nombreux observateurs, la crise sanitaire et économique est un « Cygne noir ». L'expression forgée dans l'antiquité fut longtemps une métaphore pour désigner un événement jugé impossible... Jusqu'à ce que des explorateurs européens découvrent au XVII^e siècle un vrai cygne noir en Australie.

Évènements à la fois catastrophiques et imprévisibles, les « Cygnes noirs » mettent à l'épreuve la capacité des politiques à se prémunir contre des menaces inconnues, brutales et imprévisibles. Le « Cygne noir » désigne un événement possédant trois caractéristiques : il semble imprévisible a priori, ses conséquences sont massives et il peut être expliqué a posteriori (car les informations qui *auraient permis* de le prévoir existaient). Si l'on regarde un tant soit peu en arrière, on peut constater que l'histoire est jalonnée de Cygnes noirs (les attentats du 11 septembre 2001, par exemple). Nos sociétés, plongées dans une incertitude radicale, ne sont jamais préparées à ces événements majeurs qui changent le cours de leurs existences.

Nassim Nicholas TALEB, l'inventeur du concept du Cygne noir est professeur à l'université de New York. À l'heure de la globalisation, l'émergence d'un pathogène comme le Covid-19 en Chine, puis sa propagation rapide dans le monde, est-ce vraiment si inattendu, si imprévisible ? demande-t-il. Après le Sras et Ebola ? Dans le passé la peste voyageait à dos de chameau et de cheval. À 30 km par jour. Cette vitesse avait une conséquence immédiate : le plus souvent, elle tuait tous les membres de la caravane avant de se diffuser. Aujourd'hui, le virus voyage par avion. Si la distance ne nous protège plus, il faut donc agir sur la connectivité : fermer les frontières. On peut apprécier les effets bénéfiques des échanges mais on doit avoir présent à l'esprit qu'il peut y avoir un coût à payer.

Le Covid-19 est bien davantage qu'un agent infectieux, c'est un impitoyable révélateur de nos failles collectives. Et cette fragilité, aujourd'hui nous explose à la figure. Elle nous contraint à comprendre qu'il n'y a pas de capitalisme viable sans un service public fort et à repenser de fond en comble notre manière de produire et de consommer.

SOURCE : CHRONIQUE DE L'ÉCONOMISTE ELOI LAURENT, PROFESSEUR À SCIENCES PO ET À L'UNIVERSITÉ DE STANFORD (L'OBS EN LIGNE DU 10 MARS 2020)

Nous ne savons pas encore dans quelle mesure le coronavirus qui nous assaille va bouleverser le cours de nos existences. Mais un premier verdict est tombé : nous sommes condamnés à l'embastillement dans nos logis. Que cet enfermement va-t-il révéler de nos comportements d'êtres humains ?

Chez nous, comme dans presque tous les pays, l'exécutif a pris des mesures dites de confinement et notre ministre de l'Intérieur – qui n'a jamais été si bien nommé -- « avec la mine granitique du général qui exhorte la population à prendre les armes pour repousser l'envahisseur immeuble par immeuble », nous a intimé l'ordre de rester chez nous. Ce soir-là, écrit David CAVIGLIOLI, l'Histoire entrait chez nous, non pour nous en chasser ou nous en extirper, comme elle l'a fait quelquefois dans le passé, mais pour nous y enfermer. Cet événement présente, selon lui deux traits caractéristiques inédits.

Le premier, il nous prend de court et nous rend passif, démuni et désorientés. On ne peut rien faire d'autre qu'obéir, même le fuir serait lui obéir. On se prenait pour un personnage singulier à l'abri de ce genre de contingence et on découvre qu'on est comme tout le monde, pas différent de nos prédécesseurs dans les époques précédentes, une petite chose désarmée, impuissante, n'ayant plus son destin en mains, à la merci d'un minable virus.

L'autre trait de cet événement historique, c'est qu'il révèle comment l'exécutif nous perçoit. Dans certaines périodes de l'histoire, les États nous considéraient volontiers comme la chair à canon de leurs rêves d'expansion territoriale. Ils nous mettaient un uniforme sur le dos et un casque sur la tête. Dans les pays où la population est ravalée au rang de biomasse, ils jetaient les individus dans les camps ou les uns sur les autres dans des charniers.



Avec cette pandémie, on peut aisément deviner ce que nous sommes sommés d'être par nos différents gouvernements. Les Chinois ont, eux, été transformés en des silhouettes masquées de pied en cap, errant, solitaires dans les rues désertes d'une ville vide, arrêtées tous les 100 mètres par des individus masqués eux-aussi, qui prennent leur température. En France, la situation est différente, le confinement a d'autres effets. Il fait de nous, dit Caviglioli, des « glands en pyjama », des oisifs en chaussons, alanguis sur des canapés moelleux, qui « buvons du thé dans des grands mugs en regardant des séries ».

La catastrophe révèle-t-elle l'homme ? Celle que nous vivons semble nous révéler en créatures d'intérieur, confrontées à notre environnement immédiat et intime. Or, il n'y a pas si longtemps, nos esprits étaient accaparés par l'aménagement, la décoration de nos lieux de vie. Les magazines, les émissions de télévision nous incitaient volontiers à repenser la disposition, la décoration de nos gîtes : l'installation des canapés et fauteuils, la couleur des rideaux et des papiers peints, la taille d'une bibliothèque, la nécessité d'abattre des cloisons pour donner du volume, ...

Dehors, c'est bien, mais dehors nos libertés se rétrécissent, dehors c'est la jungle avec l'ultralibéralisme, l'insécurité, ... Choisir nos lampadaires, nos bibelots, la place de nos livres, c'était notre dernière souveraineté.

Alors, nous y voilà, piégés, assignés à résidence dans notre univers intime avec notre corps qui n'a plus sa

ration de jogging et notre esprit ramolli par les séries qui tournent en boucle saison après saison, épisode après épisode...

L'enfer, c'est les autres, écrivait ce bougon de Jean-Paul Sartre. Il faut donc s'isoler. Et, pour certaines et certains d'entre nous accepter une colocataire qui s'appelle solitude. Et elle a, parfois une faim de loup, c'est une boulimique. Il n'est plus question de la tromper au boulot, au restau, à la table familiale, en balade, ni même au salon et au lit, écrit Martine Gozlan (Marianne du 27 mars), elle se pose sur le canapé toute nue.

Un moyen peut-être de relativiser cette solitude est de penser à tous ceux qui eurent à subir des enfermements, comme les résistants dans leur cellule, comme tous ceux qui étaient enfermés dans le plus profond dénuement, matériel et psychologique. Il est évidemment indécent de comparer notre situation à ce qu'a été la leur. Car nous, nous avons des livres, de la musique et la possibilité de communiquer.

Il n'est pas interdit non plus de penser aux familles démunies qui doivent tenter de vivre entassés dans des appartements exigus.

Tentons donc de n'être pas seuls avec notre solitude...

SOURCES : CHRONIQUE DE DAVID CAVIGLIOLI (L'OBS DU 23/03/2020) ET DIVERS ARTICLES



DANS LES DÉCISIONS POLITIQUES, L'HUMANISME DOIT ÊTRE UNE PRIORITÉ

PAR ROGER LAURENT

ROGERLAURENT.HC@WANADOO.FR

La plupart des maux qui gangrènent notre société semblent avoir pour origine un seul travers : le manque d'humanisme dans les décisions politiques qui ont été prises au cours des dernières décennies. Entraînant un manque de confiance dans l'action des gouvernements.

Pour tenter d'y voir plus clair dans cette situation, nous vous proposons de donner la parole à deux femmes qui se sont exprimées au début de cette année dans *Alternatives économiques* : la philosophe Cynthia FLEURY affirme qu'« il est urgent de remettre de l'humanisme dans notre système de soins » et la sociologue Dominique MEDA dénonce les conditions de travail, aboutissement de 40 ans de détricotage des protections mises en place en 1945 et explique pourquoi « la confiance que réclame le gouvernement est cassée »

Précisons que ces entretiens et le résumé que nous en avons fait, ont été réalisés avant l'apparition du Coronavirus. Leur caractère prémonitoire renforce encore aujourd'hui, selon nous, leur pertinence. Et les solutions que ces deux personnalités ébauchaient avant l'arrivée du Covid-19 ne seraient-elles pas à retenir ou du moins à étudier pour... la sortie de crise ?



Cynthia FLEURY est professeur titulaire de la Chaire « Humanités et santé » au Conservatoire national des arts et métiers (CNAM) et titulaire de la Chaire de « Philosophie à l'hôpital » au Groupe hospitalier universitaire Paris psychiatrie et neurosciences. Elle vient de publier, chez Gallimard Tracts, *Le soin est un humanisme*.

C'est un constat qui s'impose, dit Cynthia Fleury, la situation est catastrophique au sein de l'hôpital public. Depuis 15 ans, explique-t-elle, une refonte managériale, organisationnelle, hyper gestionnaire, s'est appliquée

selon les principes du rationalisme économique quantitatif, notamment avec la taylorisation du soin et la tarification à l'acte, qui affecte la qualité de la prise en charge des malades, une réorganisation strictement antinomique de la version holistique du soin.

Cette refonte, ajoute-t-elle, n'a pas été spécifique au monde du soin, on la retrouve dans tous les services publics et dans toutes les entreprises. Mais dans les organisations qui ont en charge un bien commun, le désastre est beaucoup plus profond. Qui en pâtit ? Les patients d'abord qui se plaignent d'être mal soignés, les soignants ensuite qui ont le sentiment de mal faire leur travail.

Dans le même temps, de nouvelles vulnérabilités apparaissent du fait de l'allongement de la vie, de l'ambulatoire, de la dépendance, des pathologies chroniques. Certains cancers sont devenus ce type de maladies -- ce qui est une bonne nouvelle --, mais une autre vulnérabilité apparaît : les médecins font très peu de clinique du rétablissement : sur les six dimensions du rétablissement qui ont été définies, la dimension médicale ne représente qu'une seule d'entre elles.

CETTE RÉORGANISATION AVAIT UN OBJECTIF UNIQUEMENT BUDGÉTAIRE

Cynthia Fleury ne mâche pas ses mots : cette folie gestionnaire qui s'abat sur notre système de soins, comme sur nombre de services publics, vise, sous couvert d'une meilleure organisation, à faire des économies. L'ajustement se fait sur les personnels, variable d'ajustement idéale. Dans le même temps se déploie une hyper-technicité qui n'a de sens qu'à la condition de produire une appropriation sociale, c'est-à-dire l'accès et l'usage par une majorité d'entre nous, notamment les plus vulnérables.

Il y a aussi, ajoute-t-elle, un phénomène « d'autorisation » : s'autoriser à prendre soin de soi n'est pas évident. Tout le monde s'accorde à reconnaître que la santé est le plus important des biens mais dans les faits, on note des contournements, économique ou territorial ou simplement comportemental fréquents. Les individus ne prennent pas soin d'eux correctement ou se trouvent empêchés ou dissuadés de prendre soin d'eux.

De leur côté les soignants, ne nourrissent pas, dans un premier temps, de soupçon à l'encontre des nouveaux modes de management proposés et notamment du système d'évaluation lié au « lean management » qui a notamment pour but de quantifier le temps des actions, pour le réduire. Mais au lieu de consacrer ce temps gagné à la qualité des soins, celui-ci a été capté par de l'administratif, le non-remplacement des postes, la quête de la rentabilité économique.

Aujourd'hui, les soignants sont à bout, ils ont même le sentiment, pour certains, d'être dans la maltraitance ou en tout cas, de mal accomplir leur travail. Ils voient le mal-être de leurs patients et cela atteint leur santé psychique. Leur idéal de métier, leur vocation sont écornés. C'est Cynthia Fleury qui l'affirme, c'est la psychanalyste qui reçoit en supervision dans le cadre de leur métier des médecins, des jeunes internes et dont beaucoup finissent par prendre la décision non désirée de quitter l'hôpital.

Par ailleurs, **la pression est constante sur l'hôpital**, sorte de pilier institutionnel, dernier garant du contrat social. La précarisation économique redoublant ces dernières années, l'hôpital redevient un lieu « d'hospitalité » contrainte, au sens où les services

des urgences sont submergés par des demandes qui relèvent plutôt de la gériatrie, des populations précaires ou encore de tous ceux qui n'arrivent pas à s'orienter correctement dans leur parcours de patients. Ces réifications constantes provoquent une forte toxicité dans les services.

Le métier de soignants est d'une certaine manière plus difficile qu'il y a quelques années, notamment en termes de temps « dédié à ». Tous les soignants le disent, le colloque singulier est réduit à peau de chagrin. Quant aux patients, sur le territoire, dans le système conventionné, le contournement est très fréquent : trop cher, trop loin, pas de place. Du fait de cette réorganisation gestionnaire, il existe de plus en plus de zones géographiques enclavées. Résultat, l'errance diagnostique est plus grande, les pathologies s'aggravent, ce qui en fin de parcours coûte plus cher à la Sécurité sociale.

LA VULNÉRABILITÉ N'A PAS DE PLACE DANS NOTRE SOCIÉTÉ

Deux choses minent les individus souligne Cynthia Fleury : le sentiment de remplaçabilité et l'hyper-rivalité mimétique. Le premier est dû à un déficit de reconnaissance tant économique (« je suis mal payé ») que symbolique (« je ne suis ni respecté ni estimé »). Penser que l'on est remplaçable, interchangeable, développe un fort sentiment de vulnérabilité et de réification chez les individus. On est nié dans sa singularité, dans sa personnalité, dans son talent, jusque dans sa dignité humaine. Définies comme inutiles, un grand nombre de personnes, jugées « remplaçables » sont actuellement reléguées hors du système.

L'hyper-rivalité structure désormais notre monde car elle est incontournable dans un Etat de droit capitalistique. Le fait d'être constamment en compétition les uns avec les autres génère de l'aliénation sociale. Elle se traduit par la volonté de travailler davantage, d'accepter parfois l'inacceptable, bref d'être toujours plus productif. Jusqu'au moment où ce comportement machinique produit une casse psychique et physique.

LA MÉTHODE « GESTIONNAIRE » NE DOIT PAS PRIMER SUR LE « PRENDRE SOIN »

Une différence méthodologique de taille existe **entre le « gestionnaire » et le « prendre soin »** comme mode de management. Le point de vue gestionnaire va immédiatement rechercher une performance plus élevée à partir des points de performance déjà atteints. Et donc de rendre invisible, voire de gommer toute vulnérabilité. Prendre soin, c'est, au contraire d'identifier les points de vulnérabilité pour les rendre « capacitaires » : au lieu d'imposer que le système produise tout le temps à l'optimum, en étant constamment en surchauffe, voire





au bord de la rupture, on maintient « l'homéostasie », qui permet d'amortir les crises.

Cette vision « capacitaire » qui introduit l'autonomisation, avec notamment la prise en compte de la vulnérabilité, ainsi qu'une dialectique très forte entre autonomie et vulnérabilité, n'est pas nouvelle. Elle est d'ailleurs issue de la théorie économique. Aujourd'hui, elle incite à se poser la question de savoir quel est le premier enjeu, quelle est la mission d'un Etat de droit. Ce n'est pas de produire de la croissance économique, toujours plus de croissance économique sans se soucier des dégâts que cette course provoque mais d'abord d'assurer l'émancipation et l'autonomie des individus, c'est-à-dire d'accompagner l'émergence de chaque sujet tenté de faire l'apprentissage de sa liberté.

Produire de la croissance n'est évidemment pas condamnable, à condition de donner à cette dernière une finalité. Une « vraie » finalité alors que nous avons jusqu'à présent considéré que la seule finalité à la croissance c'était précisément la croissance. Or il s'avère que pour produire de l'autonomie chez les individus – nos autonomies réciproques et en dialogue --, nous avons en effet besoin de croissance économique « finalisée » : d'éducation, de tous les biens publics comme la santé. Et si l'on y regarde un tant soit peu, nous avons davantage besoin aujourd'hui des biens communs publics, que d'une croissance à tous crins, en obsolescence.

Il est temps, nous dit Cynthia Fleury, **que la raison s'impose dans les prises de décision qui concernent le domaine de la santé.** Il y a une telle dévalorisation de la raison, au sens philosophique du terme, comme porteur de progrès social, que celle-ci n'est pas entendue. La raison économique, avec ses indicateurs s'est imposée partout, y compris dans le langage commun. On parle de « coûts » des risques psychosociaux, de

« risques » de judiciarisation, « d'effets » sur le PIB, de tarification à l'acte, ... L'évaluation économique est certes une nécessité, et même une nécessité éthique, mais elle ne peut inverser les finalités. **L'économie doit avoir pour finalité le soin et non l'inverse.**



Dominique MEDA est professeur de sociologie à l'Université Paris-Dauphine, directrice de l'Institut de recherche interdisciplinaire en sciences sociales (Irisso) et coprésidente du Forum pour d'autres indicateurs de richesses (Fair). Elle est aussi l'auteur de nombreux ouvrages.

S'exprimant sur la réforme des retraites, Dominique Méda indique qu'à son avis, celle-ci s'inscrit dans une série récente de réformes qui ont presque toutes consisté à réduire les protections ou les dépenses publiques : les ordonnances Travail, qui visent à faciliter le licenciement, à la réforme de l'assurance-chômage qui peut apparaître comme extrêmement punitive, au refus de prendre véritablement la mesure du profond malaise des personnels hospitaliers et de donner à l'hôpital les moyens dont il a véritablement besoin. Une telle succession de mesures ne pouvait que miner la confiance que réclame l'exécutif.

UNE SUCCESSION DE RÉFORMES A DÉTRICOTÉ LES PROTECTIONS SOCIALES

Cette succession de lois qui se sont enchaînées depuis 40 ans et plus encore depuis quelques années génère un ras-le-bol et une peur quant à l'avenir proche car elles ont détricoté les protections mises en place en 1945 et renforcées dans les années 1960 et 1970. Mais cette architecture ancienne a été considérée comme archaïque et inefficace ne permettant plus à notre pays de s'adapter aux nouvelles exigences économiques et sociales et de faire bonne figure sur le plan international, bref il fallait sortir et au plus vite de « l'ancien monde ».

Mais il semble que « l'ancien monde » ne veuille pas mourir, constate Dominique Méda, d'autant que le nouveau monde s'avère brutal, trop individuel et surtout plus injuste que l'ancien. Nous devons comprendre, explique-t-elle, que la nouvelle architecture vers laquelle nous nous dirigeons à grands pas, obéit à une véritable idéologie, souvent prônée par des économistes néo-classiques et par l'OCDE dans les années 1980 et 1990 : il fallait supprimer tout ce fatras de règles, de contraintes, surtout cette législation protectrice de l'emploi qui entravaient les entreprises dans leur course à la compétitivité et les pays dans la lutte globale.

Les législations nationales sur le travail s'avéraient les empêchuses de tourner en rond et il était indispensable de les abattre. Il fallait attirer les investisseurs, abolir les règles, diminuer les prélèvements obligatoires qui alourdissaient par trop le « sac à dos » des employeurs. Cette idéologie règne désormais en maître et les gouvernements apparaissent non seulement dépassés mais impuissants et peu soucieux de l'être.

RÉGLER LA QUESTION SOCIALE AVANT LA QUESTION ÉCOLOGIQUE

Dans son entretien, avec la journaliste Catherine André, Dominique Méda aborde ensuite la situation écologique et indique d'emblée qu'il faut régler la question sociale avant la question écologique. On l'a très bien vu, souligne-t-elle, avec la hausse de la taxe sur les carburants qui a déclenché le mouvement des Gilets jaunes. Non accompagnée socialement, on peut même dire non préparée socialement, une mesure qui consiste à augmenter les taxes pesant sur les plus modestes ne peut qu'entraîner révolte et refus. Si nous voulons embarquer tout le monde dans ce processus urgent de transition, qui risque en effet de toucher dans un premier temps davantage les ménages modestes que les autres, il va nous falloir d'abord et avant tout réduire considérablement les inégalités. Comment voulez-vous que nos concitoyens les plus modestes acceptent de consommer différemment et de faire des efforts s'ils voient les plus aisés sauter dans l'avion tous les quatre matins, s'afficher, arrogants, au volant de leurs énormes SUV qui polluent quatre fois plus que les autres véhicules et se moquer de toutes les taxes parce que, eux, peuvent les payer ? Croyez-vous cela possible ?

La première urgence, selon Dominique Méda, c'est de réduire les inégalités de revenus, de patrimoines, d'accès, pour rendre les mesures de réduction de certaines consommations supportables par tous. C'est aussi, avance-t-elle, de réduire cette excitation permanente des désirs de consommation qu'entretient la publicité, source de frustration pour tous ceux dont les revenus ne permettent pas de suivre. Il faut voir, dit-elle comment les entreprises, à travers la publicité,

jouent sur la soif de différenciation et de distinction, pour inciter à consommer. Cette situation génère de fortes tensions sur la situation budgétaire des populations à revenus modestes, et des frustrations de ne pouvoir acheter le dernier modèle, la marque de référence, ce qui est évidemment plus grave lorsqu'il s'agit de produits relevant d'une consommation saine.

LA RECONVERSION ÉCOLOGIQUE SERA-T-ELLE CRÉATRICE D'EMPLOIS ?

Sur question de savoir si la reconversion écologique sera créatrice d'emplois, Dominique Méda se veut optimiste. Les travaux dont nous disposons sur ce point nationalement (Ademe, Quirion) ou internationalement (OIT), montrent que la transition écologique devrait être créatrice d'emplois, notamment, explique-t-elle, parce que les secteurs à fermer ou à réduire sont moins intensifs en main-d'œuvre que les secteurs à développer. Dans cette société post-croissance qu'elle dit appeler de ses vœux, nous aurons besoin d'un plus grand volume de travail parce que nous devrions moins recourir à des adjuvants mécaniques consommateurs d'énergie ou chimiques lorsqu'ils sont toxiques.

Et ce plus gros volume de travail humain, il nous incombera de le répartir intelligemment entre toutes les personnes en âge de travailler et qui le souhaitent. On ne peut évidemment pas savoir si, au terme de cette « distribution » qui permettrait à toutes et à tous d'être en emploi, il sera possible d'obtenir une norme de travail à temps complet plus courte qu'aujourd'hui. En toute hypothèse, nous devons toujours préférer le raccourcissement de la norme de travail à temps complet, au temps partiel qui alimente les inégalités entre les femmes et les hommes.

C'est d'un véritable changement de cap dont nous avons besoin en ce qui concerne le travail, affirme Dominique Méda, alors que la « managérialisation », l'intensification, le contrôle, la surveillance, mais aussi le top du management, le management par algorithme – comme le *voice picking*, ce casque à commande vocale dont sont équipés les manutentionnaires pour aller chercher les colis dans les entrepôts –, et des formes de plus en plus préoccupantes de déshumanisation du travail se sont diffusées à la fois chez les travailleurs des plates-formes et dans les entreprises plus classiques. Là encore, loin des solutions d'autorégulation actuellement promues – par exemple dans la loi d'orientation des mobilités –, inopérantes pour mettre un coup d'arrêt à la concurrence déloyale et au contournement du droit du travail auquel se livrent sans vergogne les plateformes, il nous faut promouvoir l'action d'un Etat régulateur ferme qui mette la question du travail et de la protection sociale au centre de ses préoccupations.



NOS ADHÉRENTS EN CONFINEMENT

LE BLUES DU CONFINÉ

PAR JEAN-CHARLES LACHESNAIS

Après un séjour agréable à la montagne, nous sommes revenus à L'Hay les roses fin janvier pour souffler quelques bougies avec nos enfants, petits et grands. A moi la sculpture et les dessins, quelques conférences, des expos, la vie parisienne, l'année 2020 se présentait sous les meilleurs augures.

En Chine, l'ambiance est tout autre. Le JT de 20 heures annonce une épidémie, un virus qui porte le nom d'un cigare. Régime autoritaire oblige, les chinois sont désormais confinés chez eux. En France, les autorités politiques, cachées derrière les sommités scientifiques nous assurent que tout est sous contrôle.

Progressivement, les informations télévisées deviennent anxiogènes ; nos voisins italiens inondent leurs hôpitaux de malades, leur gouvernement annonce une fermeture des écoles, des commerces...

Chez nous règne une grande incrédulité ; les masques... inutiles, des tests... pourquoi faire, il suffit de se tenir à distance et tout ira bien ! Donc la vie continue avec les gardes alternées de nos trois petits-enfants.

Le discours officiel évolue, nos hôpitaux risquent d'être saturés. Fermons les écoles, il faut limiter les urgences. Rumeurs début mars, Nous serons confinés chez nous, impossible de sortir sauf pour les achats de première nécessité. Panique dans les supermarchés. Les rayons de PQ sont dévalisés.

Faut-il fuir ? Nous possédons une maison agréable en Bretagne. Mon épouse y serait favorable. Personnellement, je songe aux enfants qui risquent de se retrouver confinés dans des appartements parisiens ; ils refusent ma proposition d'aller à Binic ; Je reste partagé, fuir ou rester ? Là encore, les enfants et petits-enfants dictent la solution.

Notre appartement à L'Hay les roses est au milieu d'un parc arboré. Nous devrions pouvoir survivre. Les retraités avaient pris l'habitude de faire toutes choses avec lenteur, cependant leurs activités rythmaient la journée. Désormais plus rien ; il n'y a qu'à attendre et laisser le temps s'écouler ; c'est la déprime assurée. J'ai donc décidé d'organiser ma journée sur des repères horaires.

Les ablutions matinales sont entrecoupées de gestes

d'étirement. Pas de laisser aller en Pyjama, Chaque jour une tenue différente comme à l'accoutumée.

Une bonne partie de la matinée est consacrée à la revue des réseaux sociaux. Beaucoup de gaudrioles circulent, ça fait du bien ; des messages plus sérieux, parfois alarmistes, certains plus optimistes. Faut-il croire le druide de Marseille ? Sommité internationale, son discours est plein de bon sens. Faut-il respecter les avis souvent contradictoires du comité scientifique ? DSK réapparaît dans une analyse brillante de la situation et des incidences économiques. La crise économique s'installe ; je suis persuadé que nous avons sacrifié les jeunes générations au profit des séniors ; cela me révolte.

Les après-midis sont propices aux promenades dans le parc. Jamais nous n'avions autant observé l'arrivée du Printemps.

Viennent ensuite les activités artistiques ; quelques sculptures et des dessins sous l'autorité amicale de l'animateur de l'atelier qui a eu la bonne idée de poursuivre ses conseils par internet.

Le soir, c'est d'abord l'apéro presque systématique, parfois en face time avec des amis. 20 heures les applaudissements, la soirée se termine devant la télévision et dans la lecture d'un bouquin.

J'ai le sentiment d'être privilégié mais ça commence à durer et à peser. Les « petits » nous manquent. Le bout du tunnel serait au 11 mai, avec toujours des incertitudes, pour qui ? comment ?

Oh oh la la !

AVEC CETTE PANDÉMIE, NOUS VIVONS UNE PÉRIODE INCROYABLE

PAR SIMON BILSKI

Nous devons constater la relativité de la connaissance. Nous découvrons la limite de la science, malgré l'intelligence artificielle. La nature s'est révoltée, mais reste malgré tout superbement belle.

Nous sommes ramenés à rester humbles et modestes.

Nous les retraités, les vieux, les personnes âgées, nous



avons le sentiment d'être mis à l'écart.

Un moment même, nous devons rester confinés. Mais le président, dans sa grande sagesse, a décidé que nous pourrions sortir du confinement le 11 mai prochain, mais sous notre « responsabilité ».

On se sent en marge de la société, inutile, impuissant !

Et il nous est arrivé, à Françoise et moi, quelque chose d'incroyable ! grâce à ma belle-fille (que je considère comme ma fille), Laurène, que beaucoup connaissent grâce à nos voyages à Rome et à Bordeaux.

Que Dieu la bénisse ! ah ! c'est vrai je ne suis pas religieux !

Alice, ma petite fille, nous a appelés de Rome, après son cours d'école effectué par Laurène, sa mère, pour nous demander « comment c'était l'école quand nous étions tout petits ».

Françoise lui a décrit le bureau d'écolier en bois de l'époque, les encriers, l'encre, la plume, le tableau noir, le tablier, la petite ardoise... enfin tout ce que vous avez connu certains d'entre vous !

La petite était aux anges. J'ai même trouvé des photos d'époque ! ce qui a surpris Alice, c'est la séparation des écoles, filles-garçons.

Ce fut un instant de bonheur de transmettre, enfin d'exister.

Sachez, chers ECRiens, vous me manquez beaucoup, et j'espère que nous pourrons rapidement reprendre nos activités.

Profitez de l'occasion pour faire une réunion avec vos enfants et petits-enfants en vidéo-conférence.

De nombreux logiciels existent : zoom.us, skype, WhatsApp, teams... tous permettent une vidéo de groupe.



LE SILENCE

PAR OLIVIER MARION

Le confinement a eu du bon.

Dans notre grande majorité, nous habitons la ville et nous avons perdu la notion de silence.

Pas un bruit ou peu. Pas de sons indésirables. Pas une moto qui pétarade. Même la parole est discrète tant il est vrai que parler dans un masque ne facilite pas la propagation du son.

Ecrire sur le silence a quelque chose d'amusant. C'est ce que l'on appelle un oxymore. « *Entends ce bruit fin qui est continu, et qui est le silence. Écoute ce qu'on entend lorsque rien ne se fait entendre* » écrivait Paul Valéry.

Le silence est multiple. Il peut signifier paix, bonheur, peur mais aussi ennui.

« IL N'Y A PAS DE CHOSE PLUS UTILE ET PLUS PROFITABLE QUE LE SILENCE » DISAIT MÉNANDRE, PHILOSOPHE GREC

Alors pourquoi autant de bruit, de vacarme, est-ce que nous n'existons que par le bruit ? Ou tout simplement le silence nous fait peur.

De nos jours, les bruits sont partout et plus particulièrement dans les villes. Chez soi, ou la télévision, la radio, les médias sont ouverts parfois pour permettre de faire découvrir ses goûts à ses voisins, dans les rues où les voitures et motos rugissent avec parfois la radio, à fond, les mobiles qui permettent aux piétons de parler fort afin que nous puissions entendre leur conversation.

Mais ce bruit incessant n'était-il pas le lot des villes d'autrefois à l'époque des crieurs et des ateliers dans les étages. Les bruits d'aujourd'hui sont-ils différents de ceux des siècles passés ?

N'avons-nous pas tout simplement une intolérance aujourd'hui au bruit, avec un besoin plus important de se ressourcer, de méditer, de rechercher plus de nature. Le confort de la vie actuelle nous a totalement éloigné du vide du silence.

Se balader, se promener dans nos rues, dans nos quartiers, dans le silence sans agression quel plaisir ! Merci alors à ce confinement qui a eu cet effet bénéfique de ressentir, d'écouter, de regarder dans le calme la nature.

Notre difficulté au silence ne vient-il pas d'une seule chose qui est de ne pas savoir demeurer au repos, chez soi tout simplement sans un besoin de se montrer de sortir, d'être soi que par le mouvement et la parole.





» LE SILENCE EST MULTIPLE

Mais si l'on fuit le bruit et ainsi rechercher le calme, on peut aussi être « effrayé » par « le silence ». S'agit-il alors du même silence ? Le silence est d'or quand on l'oppose à une parole qui ne serait que d'argent !

Ne veut-on pas ainsi signifier qu'il vaut mieux se taire que de parler ?

Mais pourquoi ne serait-ce pas le contraire ?

Ne vaut-il pas mieux briser le silence pour dénouer les tensions ?

Il est difficile de circonscrire le silence au singulier tant celui-ci recouvre de multiples acceptions :

Il peut être le silence de la connivence entre amis, de la complicité ou de la communion amoureuse.

Le silence de la pudeur ou de la discrétion, ou encore exprimer un malaise profond (alors « un ange passe » comme on dit pour briser la chape du silence).

Le silence peut aussi signifier un non-dit, des secrets de famille, ou encore être un mutisme, une impuissance à dire.

Quelle est donc l'essence du silence ? Qu'ont de commun tous ces silences que nous avons évoqués ? Est-ce seulement l'absence de mots qui devrait les différencier ?

Car quand je me tais, est-ce pour autant que je ne parle pas ? Je peux me taire apparemment et être envahi par tout un flot de bavardages intérieurs, ou encore me taire parce

que je réfléchis, parce que je pense. Qu'est-ce donc que le silence ? S'il existe un silence extérieur à moi, par exemple un lieu silencieux qui s'opposerait à un lieu bruyant, il existe aussi un silence intérieur. Est-ce là simplement une absence de bruits ? Mais alors cela peut tout aussi bien être un silence de mort, un silence vide, un silence qui ne porte aucun sens, qui ne serait que du rien.

SAVOIR GARDER LE SILENCE

Le silence est une arme redoutable pour ceux qui savent l'utiliser. Le silence est un très bon accompagnateur dans les conflits aussi bien professionnels qu'affectifs.

Ne soyons pas victime du silence, soyons-en Maître !

Garder le silence ne signifie pas rester muet face à des propos.

Garder le silence en revient à s'isoler intérieurement, prendre le temps de la réflexion, et permettre à l'autre soit d'en faire de même soit de s'inquiéter de ce sur quoi vous êtes en train de réfléchir. Il ne doit donc pas accéder à votre ressenti.

Le silence a du bon ; la réflexion, l'écoute de l'autre.

Le silence peut être pesant. « Imposer le silence à ses passions. »

Réduire au silence un adversaire, c'est l'empêcher de parler, et de s'exprimer en général.

Passer sous silence un sujet, c'est éviter d'en parler. Il est honteux souvent de se taire. Laisser parler Isocrate disait Aristote.

CORONAVIRUS, CONFINEMENT, ANGOISSE, UN TRAITEMENT SPÉCIFIQUE.

PAR PHILIPPE JOUBERT

Un très vieil ami, médecin à la retraite, a pensé utile de me faire part de son expérience.

Pendant des semaines, il avait connu le sort commun des confinés avec chez lui, en plus, la hantise de revivre les angoisses liées à une dépression nerveuse qui l'avait anéanti dix ans auparavant. Il avait parfaitement conscience de connaître un sort enviable : une épouse aimante, un cadre de vie agréable, un coin de verdure privatif en plein Paris, des enfants et petits-enfants proches...



Vincent Muylle

Elle a fabriqué son masque elle-même et quand on lui demande : "Vous avez remarqué qu'il y a des bêtes imprimées sur votre masque ?" Elle répond : "Si vous pouvez les voir c'est que vous êtes trop près de moi. Veuillez respecter les distances sociales !"



Il m'expliquait « J'avais beau me raisonner, cette claustration forcée me rendait la vie intolérable, je tentais de lire mais tout me semblait fade, les émissions de TV m'étaient insupportables et même lorsque mon épouse me parlait je ne l'écoutais pas. Je me rendais compte que ce vide l'attristait ce qui noircissait encore plus le tableau. Les beaux jours étaient arrivés en avance mais le soleil ne brillait que pour les autres ».

« Ce qui est triste, me confia-t-il à voix basse, c'est d'entendre partout, comme une évidence, que la vieillesse frappe à notre porte dès 65 ans... alors que dire des gens comme nous présentés- il est vrai avec bienveillance- comme d'attachants surnuméraires subclaquants ?... avec la nécessité de les protéger d'eux-mêmes tant il leur arrive d'avoir le comportement de gamins insoucians ». Il me demanda : « Avez-vous déjà éprouvé le sentiment d'exister sans vivre ? ». « Vous me connaissez, me dit-il. J'ai toujours aimé rire. Subitement il m'est revenu en mémoire une sorte de sentence du genre : heureux les fêlés car ils peuvent recevoir la lumière ».

« Ce fut un choc. Oui, j'étais fêlé mais la lumière pouvait m'atteindre. Ce que je vais vous dire peut surprendre mais tant pis c'est ainsi : revitalisé j'étais face à une évidence. Pour m'en sortir je devais vaincre le mal par le mal ».

« Puisque mon mal était l'étreinte indéfinissable de l'angoisse, eh bien je devais prendre le dessus et puiser dans la littérature tout ce qu'on peut y trouver d'angoisse et de tristesse ». Je pourrai alors confronter ma douleur réelle à celle de ceux qui ont puisé dans la leur -réelle ou imaginée- une larmoyante félicité. Mon cerveau connut une forme de déhiscence ».

Et mon ami de poursuivre : « tout naturellement je me suis dirigé vers le rayon des Romantiques de ma bibliothèque en énonçant les chants les plus tristes... purs sanglots en me faisant cette réflexion qu'avec de tels poèmes on a du mal à se tenir les côtes »

Tout naturellement il jeta son dévolu sur les Mémoires d'Outre-Tombe tant elles comblaient son attente. Il



laissa la parole au poète :

« un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne : ces feuilles qui tombent comme nos ans, « ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette

« lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces

« rivières qui se glacent comme notre vie, ont des rapports secrets avec notre destinée ».

« C'est du lourd » aurait dit Fabrice Luchini.

« Ce René est sans doute un grand poète, ses œuvres ont leur place dans l'enseignement, c'est ciselé mais vous conviendrez que ça date. Elles ont été conçues à une époque où le lamento était en vogue. Je préfère être dans ma tête que dans la sienne où le bonheur est contre nature. J'ai connu la joie de vivre et, ce qui est une grâce, j'en ai conscience. Finalement, je lui sais gré de ses sornettes : elles m'ont requinqué, pour moi le confinement n'existe plus ».

En nous quittant, nous nous sommes souvenus de Jean d'Ormesson interrogé sur les diverses écoles. Pour lui, le Classicisme est « épatant ». Le Romantisme : « le Classicisme plus la météo ».



CONFÉRENCES, SORTIES CULTURELLES ET VOYAGES

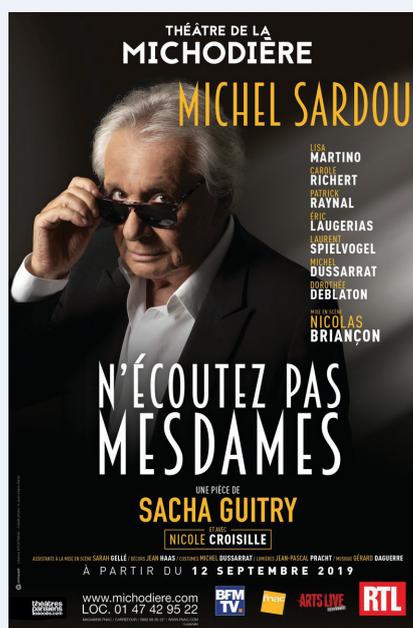
PAR ALAIN ROLLAND

Spectacle

N'ÉCOUTEZ PAS MESDAMES

Succès de cette soirée qui a rassemblé une cinquantaine d'ECRIENS le 28 novembre venus découvrir Michel Sardou, connu, comme le créateur de cette pièce, pour ne pas macher ces mots envers la gent féminine, dans le rôle d'un antiquaire jaloux qui soupçonne sa deuxième épouse de l'avoir trompé. Comme toute pièce de boulevard, quiproquos, malentendus et manipulations s'enchaînent sur un vrai rythme par Michel Sardou entouré d'une équipe étoffée et pleine d'énergie.

La soirée s'est terminée pour certains par un diner au grand Café des Capucines



Conférence



CONFÉRENCE SUR LE RÉGIME UNIVERSEL DE RETRAITE AUX SALONS HOCHÉ

DE BRUNO CHRÉTIEN, PRÉSIDENT D'IPS

ET JEAN-CLAUDE SPITZ, PRÉSIDENT DE LA CAVEC

En organisant cette conférence le 3 décembre 2019 nous voulions faire le point sur la réforme des retraites qui allait être votée début 2020. Ils n'ont été qu'une cinquantaine à répondre à notre invitation et à venir entendre l'exposé synthétique et très riche de Bruno Chrétien et Jean-Claude Spitz sur les risques que cette réforme fait courir à nos droits à la retraite et à nos régimes de retraite. Ce désintérêt

est sans doute dû à plusieurs facteurs : nombre de conférences organisées sur le sujet, surinformation dans les médias, sentiment que la réforme était acquise... Il a été en tout cas constaté par d'autres acteurs et organisations qui se sont efforcés de combattre et de faire évoluer cette réforme. *Le diaporama de la conférence est consultable sur le site de l'association (Informations).*



GALETTE DES ROIS

Nous étions quatre-vingts le 21 janvier au Cercle de l'Union Interalliée pour notre traditionnelle galette des Rois. Quel plaisir de se retrouver dans ce havre de paix au cœur de Paris dans un beau salon rénové, avec un splendide jardin et une cuisine de qualité. Nous étions tous ravis et n'avons pas regretté notre participation. Un merci à l'adhérent qui nous a permis d'accéder à ce cercle privé.

LES AUTRES ÉVÉNEMENTS DE L'ASSOCIATION

En raison du Covid-19 nous avons été dans l'obligation de reporter puis annuler ou tout simplement d'annuler les événements que nous avons organisés pour cette année 2020. Citons-les :

- La Loi de Finances du 17 mars reportée au 20 avril puis annulée
- La soirée Vaux le Vicomte du 13 juin
- Notre assemblée Générale du 3 avril
- Le Diner spectacle du Paradis latin du 23 avril
- Le stage informatique du 29 avril
- L'exposition Matisse du 3 juin
- La croisière au fil du Douro du 7 au 14 septembre organisée début 2019
- Le parcours golf de la Chouette du 14 mai

Seul le séjour en Champagne du 12 au 14 mai reste reporté du 29 septembre au 1^{er} octobre. Beaucoup de déception pour ceux qui les avaient organisés mais aussi pour ceux qui s'y étaient inscrits. Nous restons mobilisés pour réorganiser dès que les conditions sanitaires nous le permettront d'autres événements et avoir le plaisir de nous retrouver le plus rapidement possible.



LE COIN BIBLIOTHÈQUE

PAR ROGER LAURENT

La pandémie qui oblige le gouvernement à ordonner la fermeture des commerces et parmi eux des librairies, ne va pas améliorer la situation de ces dernières et par voie de conséquence, c'est l'économie de l'édition elle-même qui se trouve touchée. Le plus rageant, c'est que le seul à tirer profit de la situation est le « destructeur des librairies » !

VOICI LES LIVRES QUE NOUS AVONS PRIS PLAISIR À LIRE

VICTORIA MAS LE BAL DES FOLLES. ALBIN MICHEL

Avec son premier livre, la jeune romancière Victoria Mas – la fille de Jeanne Mas – nous fait pénétrer dans l'Hospice de la Salpêtrière, là où les familles fortunées se débarrassaient de leurs filles indociles ou de leurs femmes encombrantes et les faisaient enfermer chez le bon professeur Charcot.

C'est ainsi que son notaire de père condamne à la réclusion Eugénie, 19 ans, au prétexte qu'elle possède le don de communiquer avec les défunts et qu'elle dévore en cachette « Le Livre des esprits ».

A la Salpêtrière, Eugénie va côtoyer d'authentiques malades mais aussi des épouses volages, des insolentes, des jeunes filles violées ou d'anciennes prostituées. Victoria Mas dresse un terrible portrait de la condition des femmes au XIXe siècle et décrit les conditions de vie épouvantables dans cette forteresse où étaient enfermées 6.000 femmes, « 6.000 ombres grises qui se croyaient encore des êtres humains ». Une minorité formait une sorte d'« aristocratie » jalouée : les épileptiques et les hystériques.



Louise, une jeune « aliénée », fait partie de ces dernières. C'est elle la « vedette » des séances publiques du vendredi où le professeur Charcot fait ses démonstrations. On peut penser que Victoria Mas s'est inspirée du destin de Banche Wittman, une jeune femme qui a, pendant plusieurs années servi de « medium » à Charcot pour ces fameuses leçons du vendredi, et qui figure sur le célèbre tableau qui a longtemps orné la bibliothèque de la Salpêtrière. Un destin, associé à celui de Marie Curie, que Per Olov Enquist a relaté dans un magnifique roman, paru en 2006, Blanche et Marie.

L'auteur nous fait aussi assister aux préparatifs du bal de la mi-carême où le gotha parisien vient s'encanailler et danser avec les aliénées déguisées en princesses, en colombines, en mousquetaires. Un bal grotesque où l'indécence n'est pas du côté de ces pauvres « démentes » mais bien dans ces bourgeois venus voir de près ces « folles » dans

leur asile carcéral.

Dans ce roman impressionnant de maîtrise et de fluidité, brûlant et léger à la fois, la jeune romancière stigmatise la bêtise du machisme triomphant et fait entendre la voix de celles qu'on a muselées, étouffées et réduites à une vie misérable.

STEPHEN GREENBLATT TYRANS. SHAKESPEARE RACONTE LE XXI^E SIÈCLE

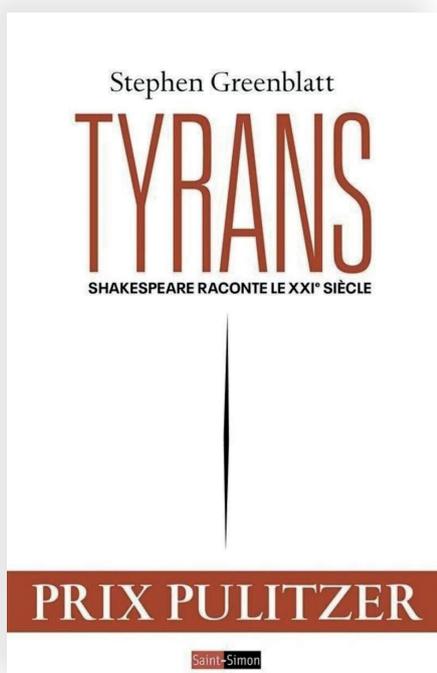
Pourquoi notre monde est-il rempli de bruit et de fureur ? Pourquoi sur notre planète sévissent des dirigeants narcissiques, violents, paranoïaques ? Pourquoi la démagogie gagne partout ? Comment croire aux princes qui nous gouvernent ?

Si vous souhaitez avoir des réponses à ces questions, nous dit Stephen Greenblatt, lisez ou relisez Shakespeare...

Des turpitudes de Richard III pour parvenir et se maintenir au pouvoir, à la conjuration de Macbeth en passant par les luttes fratricides et sanglantes pour l'accession au trône du roi Lear, le grand dramaturge éclaire, dans une certaine mesure, la marche chaotique de notre monde contemporain devenu fou.

Stephen Greenblatt explique que dès le début de sa carrière et jusqu'à la fin, Shakespeare n'a cessé de se débattre avec une question obsédante : comment un pays tout entier en vient-il à tomber entre les mains d'un tyran ? Pour tenter de répondre à cette question, il fait appel à l'érudit écossais George Buchanan pour qui « Un roi règne sur des sujets qui l'ont voulu, un tyran sur les sujets qui ne l'ont pas voulu », Buchanan indique en outre que les institutions d'une société libre sont en principe conçues pour éloigner ceux qui voudraient gouverner « non pour leur pays mais pour eux-mêmes, qui prennent en compte non l'intérêt public mais leur propre plaisir ».

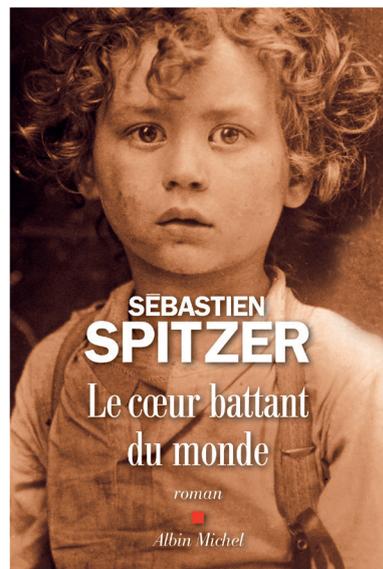
Mais alors se demandait Shakespeare, dans quelles circonstances ces institutions aux fondations solides peuvent-elles s'avérer soudain fragiles ? Pourquoi tant de gens acceptent-ils sans broncher qu'on leur mente ? Comment des personnages tels que Richard III ou Macbeth parviennent-ils à conquérir le trône ?



Une telle situation ne peut advenir, suggère Shakespeare, sans complicités nombreuses et ses pièces sondent les ressorts psychologiques qui conduisent une nation à abandonner ses valeurs, ses idéaux, jusqu'à parfois aller à l'encontre de ses intérêts. Pourquoi des individus dotés d'amour-propre se soumettent-ils à la pure volonté d'un autre dénué de toute décence dans ses paroles comme dans ses actes ?

Le dramaturge prenait évidemment soin de ne pas accuser de tyrannie le monarque anglais de son temps. Indépendamment de ce qu'il pensait en privé, il aurait été suicidaire d'émettre une telle idée sur scène.

STEPHEN GREENBLATT, AUTEUR D'UNE BIOGRAPHIE DE « WILL LE MAGNIFIQUE » QUI A REÇU LE PRIX PULITZER 2014, NAGE COMME UN POISSON DANS LES EAUX TUMULTUEUSES DE L'UNIVERS SHAKESPEARIE, POUR NOUS LIVRER UNE PASSIONNANTE ÉTUDE DES TYRANS QUI Y SÉVISSENT. COMME L'ÉCRIT LE CRITIQUE JACQUES NERSON, « NUL NE DEVRAIT S'AVENTURER DANS L'ŒUVRE DE SHAKESPEARE AVANT D'AVOIR LU CE LIVRE SI SAVOUREUX ».



SÉBASTIEN SPITZER

LE CŒUR BATTANT DU MONDE.

ALBIN MICHEL

Nous sommes en Angleterre, dans les années 1850. Au cœur des premiers soubresauts de la révolution industrielle. A Londres « le cœur battant du monde », siège de l'empire le plus puissant de la planète. A Manchester aussi, en pleine crise économique, conséquence de la Guerre de sécession qui oppose de l'autre côté de l'Atlantique, les États du Sud, producteurs de coton et ceux du Nord. Les soldats du général nordiste Sherman brûlent les plantations et les entrepôts de coton. Abraham Lincoln a mis en place un blocus des ports qui interdit les exportations de la précieuse matière vers les filatures de Manchester, contraintes de fermer leurs ateliers et de jeter leurs

ouvriers dans le dénuement.

C'est dans ce monde en effervescence que Sébastien Spitzer brosse, à la manière des feuilletonistes et des romanciers de la fin du XIX^e siècle, les Eugène Sue, Charles Dickens, Alexandre Dumas... , une fresque historique et sociale pleine de vigueur et de rebondissements. Une saga qui s'appuie sur des faits historiques avérés et que l'auteur de *Ces rêves qu'on piétine*, excelle à retracer de manière romanesque

Le personnage central du roman est un garçon illégitime, un « bâtard » qui n'avait pas le droit de vie car son existence aurait fait scandale dans la famille du père – surnommé Le Maure en raison de son apparence – et plus précisément à sa femme, issue de l'aristocratie prussienne (on devine assez vite qui est Le Maure même sans lire la quatrième de couverture). Autour de ce garçon sans nom, privé de mère, vont graviter, comploter, se débattre pour survivre, manigancer pour s'enrichir un certain nombre de personnages – dont le disciple et financier du Maure –, les uns, attachants et suscitant l'empathie, d'autres, opportunistes et sans âme qui soulèvent la réprobation. Parmi les protagonistes qui attirent la sympathie, Charlotte une pauvre fille qui a fui la famine de son Irlande natale pour se retrouver misérable dans l'East End, le faubourg pauvre de Londres. Sans ressources, elle va se battre pour élever ce garçon sans père et lui vouer l'amour qu'elle n'a pas pu donner à l'enfant qu'elle-même attendait et dont elle a dû se priver.

Tous ces personnages s'agitent, se meuvent dans des trajectoires qui se croisent, se recroisent au fil des chapitres habilement ordonnés pour ménager le suspense. Et la prose enlevée, généreuse de Sébastien Spitzer parvient avec bonheur et tour à tour, à nous émouvoir, à nous révolter, à nous réjouir, à nous indigner...

LA 75^{ÈME} MINUTE

PAR MICHEL BASSET

En faisant un ménage/tri des bibliothèques de la maison, ma douce moitié a notamment exhumé « Libre arbitre » de Dominique Paganelli, un recueil de onze histoires loyales ou déloyales du football mondial.

La première de ces histoires – dont je n'avais jamais entendu parler – s'intitule « 75^{ème} minute ». Elle peut se résumer ainsi :

En septembre 98, l'équipe de France étrenne sa belle étoile au Prater à Vienne contre l'Autriche. A la 75^{ème} minute, Lilian Thuram s'apprête à jouer une touche. Le public autrichien se lève alors et applaudit pendant une

minute. «Ils applaudissent les touches ici ?» demande Thuram à Lizarazu !

Il apprendra par la suite que le public local commémore la 75^{ème} minute du match Schalke 04 contre le Rapid de Vienne du 4 juillet 1941, finale au stade olympique de Berlin du championnat d'Allemagne auxquels les ex-autrichiens ont été «invités» à participer ainsi que les alsaciens.

A la 75^{ème} minute de ce match, Schalke, archi favori, mène 3-0 quand un attaquant viennois (Binder) marque. Trois autres buts viennois suivront. Vienne champion d'Allemagne ! Il paraît qu'Adolf était de la même humeur qu'en 1936 quand le superbe Jesse a reçu 4 médailles d'or dans le même stade.

Sindelar n'était plus là pour apprécier l'instant. Autrichien juif, il avait été convoqué en 1939 pour jouer avec l'équipe d'Allemagne sous un maillot frappé de la croix gammée. Il avait préféré mettre fin à ses jours.

La sélection de notre ami Vincent Baillet

Elle porte sur des lectures à propos des marins (ou de terriens) et autres écrivains voyageurs (Vincent Baillet précise qu'il est parti à l'aventure en les (re)lisant, même « coincé à la maison »)

LE CLASSIQUE DES CLASSIQUES

JEAN BAPTISTE LABAT (1663/1738) DIT LE PÈRE LABAT : « VOYAGES AUX ISLES » DISPONIBLE DANS PLUSIEURS ÉDITIONS ET EN NUMÉRIQUE



Ceux qui sont allés à **MARIE GALANTE** (30km au Sud Est de la **GUADELOUPE**) connaissent le Rhum « Père Labat » et ses 59 Degrés... Je crois que ce rhum agricole est le plus fort autorisé à la vente... sans commentaires.

Mais notre ami ecclésiastique et botaniste, est d'abord connu pour son incroyable activisme. Envoyé fin 1693 en tant que missionnaire aux

Antilles, son récit de voyage est non seulement un témoignage inestimable mais aussi un pur délice de poésie et d'aventures... même si on peut parfois sauter quelques paragraphes trop spécialisés ou être choqué par son cynisme.

Notre prêtre sait tout faire :

- S'émerveiller devant une nature inconnue et la décrire avec précision,
- Étudier avec acuité les mœurs locales (on frémit face à l'incroyable cruauté de l'esclavage),
- Gérer avec grande diplomatie les relations dans ces nouvelles terres entre les grands et petits colons, l'Église, les militaires et les pouvoirs politiques,
- Construire des fortifications en attente des Anglais
- Et... bâtir des sucreries et des distilleries...

Sa description de l'avocat, à l'époque inconnu en France métropolitaine est à l'image du reste du livre : « L'avocat est un fruit assez semblable pour la forme et la grosseur à la poire de bon-chrétien. La qualité de sa chair qui se fond d'elle-même dans la bouche, la pourrait faire regarder comme une espèce de pêche. L'écorce qui la couvre est mince, unie et d'un beau vert qui ne jaunit que quand le fruit a atteint toute sa maturité. On le peut manger avec une cuillère comme si c'était de la marmelade. Son goût approche de celui d'une tourte de moelle de bœuf. Il est très bon pour l'estomac, chaud et fort nourrissant »

A LIRE OU À RELIRE AVANT DE LE DONNER À SES PETITS ENFANTS

SIR ARTHUR CONAN DOYLE 1859/1930) : « LE MONDE PERDU » ÉDITÉ NOTAMMENT AU LIVRE DE POCHE



Voilà un auteur à la notoriété inégalée surtout grâce à son héros mythique Sherlock Holmes.

Mais c'est bien d'exploration en terre inconnue qu'il est question dans son livre « Le monde perdu ».

Nous sommes en 1912. Par son immensité, sa nature encore largement vierge et ses populations « sauvages », la région amazonienne fascine les géographes occidentaux. Lorsque le professeur Challenger expose aux savants londoniens les résultats de son périple au-delà de Manaus, et sa découverte d'un cluster (pour utiliser un mot spécial covid) où vivent encore des animaux préhistoriques, personne ne le croit. Il lui faut donc mettre en œuvre une nouvelle expédition chargée de rapporter des preuves. Cette fois-ci, ils sont quatre. Il part avec un jeune journaliste Edward Malone, un habitué des territoires vierge Lord John Roxton et un naturaliste distingué le Professeur Summerlee...

Pas une page sans qu'il ne leur arrive une aventure : désertion de leurs escortes, révolte de leur guide, impossibilité de sortir d'un haut plateau sans issue, capture par des êtres maléfiques, etc. Le tout est décrit avec le style inimitable de l'auteur de Sherlock Holmes, mélange de fausse ingénuité et d'humour britannique. La description toute en finesse de ces citadins londoniens qui ne perdent jamais leur flegme au milieu d'une nature hostile est un régal.

Vous l'avez compris : il ne s'agit pas d'une histoire vraie mais d'un roman. Il se lit très rapidement. En le refermant on n'a qu'une envie, le faire découvrir à ses petits enfants pour leur donner le goût de la lecture et de l'Aventure.

Extrait : Après qu'on lui ait fait remarquer qu'il n'a été épargné que grâce à sa ressemblance physique avec le roi des hommes singes, voici ce que dit le professeur CHALLENGER « les remarques de Lord John procèdent souvent de la fantaisie la plus haute, ainsi est-il capable d'attribuer d'absurdes raisons au respect dont témoignent toujours les races non développées à l'égard du caractère et de la dignité... »

Le professeur s'interrompt, se tut, puis reprit : Le roi des hommes singes était d'ailleurs une créature extrêmement distinguée, une personnalité très forte et d'intelligence supérieure. Vous n'en n'avez pas été frappé ? »



PRATIQUE

Brèves infos de Pierre Rapetti

RELÈVEMENT DES SEUILS D'UTILISATION DE LA CARTE BANCAIRE SANS CONTACT



A partir du 11 mai, il sera possible d'utiliser sa carte bancaire sans avoir à taper le code secret, pour régler des achats jusqu'à 50 euros (30 euros précédemment). Outre le gain de temps, ce principe limite les risques de fraude. Réf : Le Particulier du 24 avril 2020.

DÉLAI PORTÉ À 90 JOURS POUR CONTESTER UN PV ABUSIF

Les PV se sont multipliés avec les règles du confinement institué le 17 mars 2020. Certains PV peuvent être considérés comme abusifs, dans une période aussi troublée. En cas de contestation, il est conseillé de ne pas régler la contravention, ce qui aurait pour effet de reconnaître l'infraction. Il y a lieu d'adresser une requête en annulation sous un délai de 90 jours (au lieu de 45 précédemment) par lettre recommandée avec AR à l'Officier du Ministère Public. Cette démarche peut aussi être effectuée en ligne sur le site antai.gouv.fr. Il y a lieu à ce titre de justifier le motif du déplacement, en joignant par exemple un ticket de caisse prouvant des achats de première nécessité.

SIGNALCONSO : NOUVEAU SITE POUR DÉNONCER LES ARNAQUES ET LES FRAUDES

La répression des fraudes (DGCCRF) vient de lancer une nouvelle plateforme SIGNALCONSO, qui permet aux consommateurs de signaler plus facilement les problèmes de facturations, d'arnaques, de défauts d'hygiène dont ils sont les victimes. Toutes les difficultés liées à la consommation peuvent désormais être signalées sur SignalConso (<https://signal.conso.gouv.fr>), nouveau site lancé par la Direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes (DGCCRF). Auparavant le consommateur pouvait saisir la DGCCRF par courrier, téléphone ou email. Avec SignalConso les démarches sont simplifiées, la plateforme étant accessible par téléphone mobile.

ATTENTION AUX SITES NON AUTORISÉS QUI PROPOSENT DES SERVICES FINANCIERS

Les propositions de crédits, de livrets d'épargne, de services de paiement ou de contrats d'assurance vie à caractère frauduleux, se multiplient sur internet, par des portails dédiés, des réseaux sociaux, des blogs et des forums. Devant cette situation, l'AUTORITÉ DE CONTRÔLE PRUDENTIEL ET DE RÉOLUTION (ACPR) vient de mettre à jour sa liste noire des sites et entités proposant des services et placements sans y être autorisés. Depuis janvier 2020, plus de 200 nouveaux sites frauduleux ont été recensés. A noter que si un site ne figure pas sur la liste noire, cela ne signifie pas qu'il soit fiable. L'internaute doit vérifier si son interlocuteur figure sur le site des agents financiers agréés et sur le site ORIAS, chargé de tenir le registre des intermédiaires.

L'ACPR recommande aussi de contacter «infoescroqueries (0805805817) et d'effectuer un signalement, même s'ils n'ont pas subi de préjudice. (réf: le Particulier janvier 2020).



POUR SOURIRE OU... RÉFLÉCHIR

POÈME ÉROTIQUE BRETON ENVOYÉ PAR PHILIPPE JOUBERT

La nuit était si noire,
La lune était si blanche
Nous étions seuls un soir
Elle et moi sous les branches

Ses grands yeux étaient si doux
Et sa robe claire si belle
Mon regard se porte sur ses douces mamelles
Et en les caressant je me mis à genoux

Je lui dis, calme toi
Et ne sois pas si rebelle
Je fis courir ma main
Doucement entre ses reins

Je n'y connaissais rien
Mais je le fis assez bien
Pour venir d'un geste tendre
Tout au bas de son ventre

Je me souviens de ma peur
De l'excitation de mon cœur
Jusqu'à ce moment béni
Où ma honte s'enfuit

Après quelques « hiss et de han »
Il ne fallut pas longtemps
Pour que d'un jet puissant
Jaillisse le liquide blanc

Alors je connus cet intense moment
Enfin un homme, j'étais à présent
C'est la toute première fois
Que je trayais une vache bretonne

ANONYME

CONFINEMENT CRÉATIF



LA DETTE

ENVOYÉ PAR BRICE BENMOUSSA

Une journée maussade dans un petit bourg humide au fin fond de la Grèce. Il tombe une pluie battante et les rues sont désertes. Les temps sont durs, le pays est très endetté, tout le monde vit à crédit.

Arrive un riche touriste allemand. Il arrête sa belle grosse voiture devant le seul hôtel de la ville et il entre. Il pose un billet de 500 euros sur le comptoir et demande à voir les chambres disponibles afin d'en choisir une pour la nuit.

Pour 500 euros, le propriétaire de l'établissement lui donne toutes les clés et lui dit de choisir celle qui lui plaira.

Dès que le touriste a disparu dans l'escalier, l'hôtelier prend le billet de 500 euros, file chez le boucher et règle la dette qu'il a envers celui-ci.

Le boucher se rend immédiatement chez l'éleveur de porcs à qui il doit 500 Euros et rembourse sa dette.

L'éleveur, à son tour, s'empresse de régler sa facture à la coopérative agricole où il se ravitaille en aliments pour le bétail.

Le directeur de la coopérative se précipite au pub régler son ardoise.

Le barman glisse le billet à la prostituée qui lui fournit ses services à crédit déjà depuis un moment.

La fille, qui occupe à crédit les chambres de l'hôtel avec ses clients, court acquitter sa facture chez notre hôtelier qui pose le billet sur le comptoir, là où le touriste l'avait posé auparavant.

Le touriste Allemand redescend l'escalier, annonce qu'il ne trouve pas les chambres à son goût, ramasse son billet de banque et s'en va !

Personne n'a rien produit !

Personne n'a rien gagné ! Mais plus personne n'est endetté ! Et le futur semble beaucoup plus prometteur.

C'est ainsi que fonctionnent les plans de sauvetage au profit des pays de l'Europe en difficulté !

Vous voyez que ce n'est pas la peine d'avoir fait l'ENA pour comprendre.

ECR PARIS ÎLE-DE-FRANCE... SOLIDARITÉ L'IDEAS RECHERCHE DES CONSEILLERS PAR ALAIN LEVRARD



ÊTRE CONSEILLER BÉNÉVOLE IDEAS : AIDER LES ASSOCIATIONS À OPTIMISER LEUR ORGANISATION

L'Institut IDEAS, créé en 2005, propose aux organismes à but non lucratif un accompagnement sur la base de la méthodologie structurante décrite dans le Guide IDEAS des Bonnes Pratiques. Ce Guide propose 90 Bonnes Pratiques qui permettent d'aborder les points clés du fonctionnement des associations, des fondations et fonds de dotation.

Cette démarche est effectuée par un binôme de Conseillers bénévoles. Elle permet de renforcer les capacités d'action et de développement de l'organisme mais aussi de se porter candidat au Label IDEAS. Ce Label est un gage de confiance pour les partenaires et financeurs car il atteste de la qualité de la gouvernance, de la gestion financière et du suivi de l'efficacité de l'action.

A ce jour, on compte plus de 50 organismes labellisés IDEAS et une vingtaine en cours de labellisation. Plus de 120 conseillers, dont près de 25 experts-comptables (retraités ou

en activité) sont engagés dans ces missions d'accompagnement. Les binômes de conseillers bénévoles ont des profils variés et complémentaires : Direction, management, stratégie, RH, conduite du changement, gestion de projet, communication, finances, expert-comptable, commissaire aux comptes, contrôle de gestion, juriste, ... Ils sont à même d'analyser la situation d'un organisme, tant sur le plan financier que sur celui de son organisation et de sa performance, puis de l'accompagner dans un processus d'amélioration de ses pratiques, tout en tenant compte de ses contraintes et objectifs.

Les conseillers bénévoles sont formés sur le Guide IDEAS et sur les spécificités du secteur associatif. Ils sont conviés régulièrement à des ateliers thématiques pour développer et compléter cette formation initiale et s'appuient sur une boîte à outils méthodologiques tout au long de leur mission.



**UN EXPERT-COMPTABLE,
CONSEILLER BÉNÉVOLE,
TÉMOIGNE :**

« La démarche IDEAS m'a permis d'inviter une association à fiabiliser et systématiser le contrôle de ses programmes et à comparer la performance relative des actions engagées. Cette sensibilisation passera par une implication plus grande de l'expert-comptable en charge du dossier, notamment avec la mise en place d'une comptabilité analytique adaptée. »

**ALAIN LEVRARD - PRÉSIDENT
DU COMITÉ LABEL D'IDEAS -
MEMBRE DE ECR IDF, TÉMOIGNE :**

« Conçue globalement, la démarche IDEAS permet à la structure de voir la qualité de sa gouvernance, de son organisation et de son information financière s'améliorer grâce à une remise en question des pratiques et l'accompagnement opéré par le conseiller bénévole. Le point d'aboutissement de cette démarche est la labellisation que le Comité Label que je préside accorde ou non au terme d'un examen rigoureux du dossier. »

L'INSTITUT IDEAS RECRUTE TOUT AU LONG DE L'ANNÉE DE NOUVEAUX CANDIDATS. N'HÉSITEZ PAS À LES CONTACTER.

>>> POUR EN SAVOIR PLUS : WWW.IDEAS.ASSO.FR • VOTRE CONTACT : PIERRE.ROMBI@IDEAS.ASSO.FR

LE COACHING MÉMOIRE

L'ANNÉE 2019

Notre association a coaché en 2019 46 mémoires (56 en 2019). La moyenne des notes des reçus à la soutenance est de 11,6 pour une moyenne nationale de 11,07.

Sur le plan national les associations régionales d'ECR ont coaché 110 mémoires (133 pour 2019) dont 65 ont été reçus. On constate une augmentation des mémoires qui ne sont pas déposés dans la session d'inscription et sont reportés à la session suivante.

REMERCIEMENTS À JEAN PIERRE PAYRAU

Nous avons eu début mai la tristesse d'apprendre la disparition de notre adhérent et coacher Jean-Pierre Payrau. Qui ne connaissait pas Jean-Pierre Payrau dans notre profession ? Personnage formidable. Il a beaucoup œuvré pour le coaching de notre association pour le développer par ses contacts mais aussi par le

nombre de coaching important qu'il a réalisé pendant de nombreuses années avec une grande professionnalité. Nous garderons son souvenir. Nous adressons à sa famille toute notre sympathie et notre amitié.

L'ANNÉE 2020

En raison des circonstances exceptionnelles nées de l'épidémie du Covid-19 l'Éducation nationale n'organise en 2020 qu'une seule session pour chacune des épreuves du diplôme d'expertise comptable. Pour les candidats qui auraient dû soutenir leur mémoire en mai, les exemplaires déposés en vue de la session de mai seront transmis aux examinateurs en vue de la session de novembre. La procédure de délivrance des agréments des sujets de mémoire n'a pas été affectée.

Notre coaching d'été va donc se dérouler normalement. Nous avons déjà 18 demandes de coaching.

LE GUIDE COACHING MÉMOIRE DEC EST À LA DISPOSITION DES COACHS ET DES COACHÉS.



**VENEZ
REJOINDRE
L'ÉQUIPE DES
« COACHEURS »
DE L'AMECAR**

Si vous souhaitez accompagner les futurs experts-comptables dans l'élaboration de leur mémoire du DEC (aide à améliorer la forme, le style et la présentation, sans s'immiscer dans le contenu du mémoire), transmettre votre expérience et savoir, prenez contact avec Alain Rolland
06 08 74 65 56.